

Du 13 au 19 février 2002 - Tous les mercredis - Gratuit



N°16

VENTILO

La friche, nouveau continent à explorer



MIOSSEC
brûle

NOUVEL ALBUM DISPONIBLE

EN CONCERT

LE 27/02 À MARSEILLE (LE MOULIN)
LE 28/02 À PERPIGNAN (LE MÉDIATOR)
LE 01/03 À TOULOUSE (LE HAVANA CAFÉ)
LE 05/04 À MONTPELLIER (VICTOIRE 2)
LE 06/04 À NICE (LA PALESTRE)





Johann HIERHOLZER - Illustration : Pierik

Théâtre
19 Mémoires
 au
23 d'un nouveau-né
 de Pierre Grafféo - PHOSPHÈNE COMPAGNIE
 FÉVRIER Mise en scène : Jeanne Mathis - avec : Valérie Marinese

Mardi, vendredi, samedi : 21 h 02
 Mercredi, jeudi : 19 h 23

La Minoterie
 Contacts : 04 91 90 07 94 | www.minoterie.org
 9/11, rue d'Hozier • 13002 Marseille | métro Joliette THÉÂTRE DE LA JOLIETTE

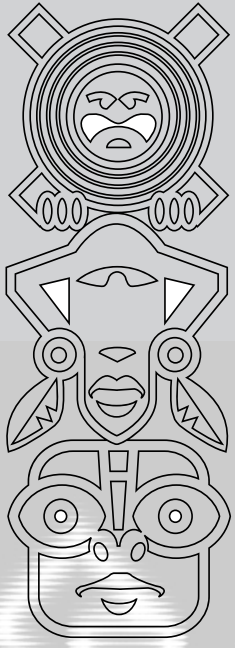
AIDONS CEUX QUI VIEILLISSENT SEULS A SE SENTIR MOINS SEULS. DEVENEZ BENEVOLES.

les petits frères des Pauvres



Photo : Antoine Laguarda

LE MOULIN
 SCÈNE DES MUSIQUES ACTUELLES



Johann Hierholzer

M A R S

DON CARLOS + DILLINGER VENDREDI 01
 REGGAE 20 H 30

GÉNÉRATION ELLES JEUDI 14
 avec OSHEN/HASNA/ZUCO 103
 JOURNÉE DE LA FEMME 20 H 30

ANGRA LUNDI 18
 HARD ROCK 20 H 30

MICHAEL ROSE + YANISS ODUÀ JEUDI 21
 REGGAE 20 H 30

SERGENT GARCIA JEUDI 28
 SALSÀ ROCK FESTIF 20 H 30

CULTURE SAMEDI 30
 REGGAE 20 H 30

LES EXPORTS DU MOULIN

02 MARS HIP-HOP **KERY JAMES**
 > ESPACE JULIEN

09 AVRIL CHANSON **YANN TIERSEN**
 > DOCK DES SUDS

25 JUIN COMIQUE **ÉLIE SEMOUN**
 > PALAIS DES CONGRÈS

05 JUILLET REGGAE **MARSEILLE REGGAE FESTIVAL**
 > LE DÔME

04 91 06 33 94
 www.concertandco.com/lemoulin
 47, Bd PERRIN • 13013 MARSEILLE

36 15 INFOCONCERT Région PACA 3615 REZICK INFO MARSEILLE

POLITIQUE | CULTURE | SOCIAL | ECONOMIE | DEBATS

Tous les jeudis payez-vous le Pavé

le Pavé EN VENTE EN KIOSQUE

RADIO Grenouille

Du jeudi au samedi 16 février 2002 se tient à la Friche la Belle de Mai, à Marseille, la Rencontre Internationale « Les Nouveaux territoires de l'Art ».

Radio Grenouille bouleverse ses programmes pour rendre compte du déroulement de la rencontre, par le biais d'interventions en direct, de portraits, d'interviews et de magazines.

Programmes du 14, 15 et 16 février

Magazines spéciaux à 14 h 30 et 19 h 15
 Enregistrés sur place, ils donneront à entendre les témoignages à chaud des intervenants venus du monde entier pour cette occasion.

En journée, de 9 h 10 à 19 h : interview, portraits de friche, infos... L'évènement en direct sur l'antenne de la Grenouille.

Radio Grenouille 88.8 fm
 Friche la Belle de Mai - 23 rue Guibal - 13003 Marseille.
 Tel 04 95 04 95 15 - Fax 04 95 04 95 00
 e-mail : radio.grenouille@lafriche.org
 Site www.lafriche.org/grenouille écoute en real-audio

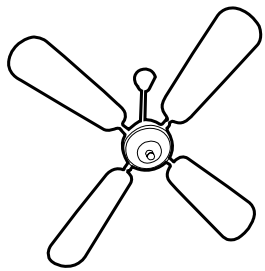
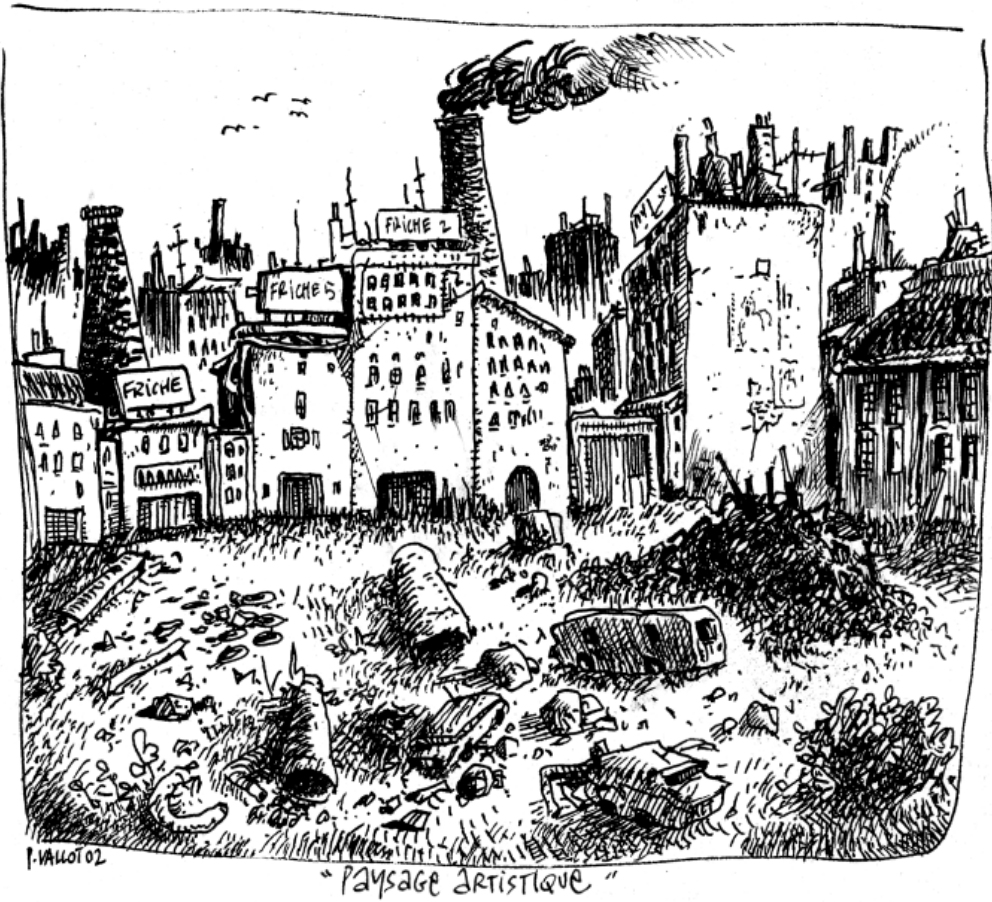
radio GRENUILLE 88.8 fm



Edito

Après avoir été expulsés par la grande porte de la cité platonicienne, les artistes reviennent aujourd'hui par les interstices où cette même cité est en train de s'éroder, et que l'on appellent friches. Certes, ce mouvement ne date pas d'hier, et est constitutif de l'époque contemporaine. C'est celui qu'annonce Rimbaud par sa formule programmatique : « *La poésie ne rythmera plus l'action, elle sera en avant.* » Explorateur, créateur de nouveaux espaces, l'art de la friche reprend cette vocation, garantie de sa vivacité, sans arrêt menacée de finir au funéraire qu'est le musée et, succombant au poids de l'institutionnalisation, de redevenir l'imitation servile que dénonçait Platon et dépassait radicalement Rimbaud. Contestataire, l'art l'est intimement, non pas au sens d'une simple contre-culture d'opposition au modèle dominant, mais en tant qu'ouverture vers un ailleurs. Cet ailleurs ne se cantonne pas non plus à la production d'une nouveauté esthétique apportant son lot de sensations inédites convertibles en marchandises, mais consiste essentiellement en l'instauration de nouveaux territoires rendant possible une autre habitation de l'homme sur cette terre : « *Ce qui demeure, les poètes le fondent* », écrivait Hölderlin. Autrement dit, l'art est éminemment politique. L'enjeu essentiel de ces journées consacrées aux « *Nouveaux territoires de l'art* » réside dans cette rencontre entre art et politique. Mis en question par ces nouvelles pratiques artistiques, le politique est sommé d'y répondre. A cela, deux alternatives : le déni, pratique courante du pouvoir, ou bien l'écoute, suivie d'un accompagnement facilitateur et non interventionniste. C'est cette deuxième voie que semble vouloir privilégier le ministère, en initiant cette rencontre internationale. Cependant, au-delà de cette louable intention, la réussite ne serait totale que si le pouvoir aspirait, au contact de ces nouveaux territoires artistiques, à inventer de nouveaux territoires politiques. Mais sans doute faudra-t-il attendre pour cela que le politique tombe à son tour en friche. Ce qui ne saurait tarder.

PF



Dossier p.4/7

La friche, nouveau continent à explorer

Analyse : **une oasis dans le « dés-art »**
François Dagognet : « nous allons vers l'art total »
Triangle-France, entre confort et précarité
Ferdinand Richard : « les nouveaux territoires sont surtout virtuels »
SLAAF, une friche au cœur du Panier
 3 questions à... **Cocotte Musique**



Laurent Chappuis

Ventilo, hebdo gratuit culturel et citoyen.

Editeur : Association Frigo
 3, rue du Chevalier-Paul,
 13002 Marseille
 Tél. : 04 91 91 28 58
 Fax : 04 91 91 64 85
 Commercial : pub@ventilo.fr.fm
 Rédaction : redac@ventilo.fr.fm

Directeur de la publication

Laurent Centofanti (43 19)

Rédacteur en chef

Philippe Farget (22 98)

Secrétaire de rédaction

Irene Camargo de Staal (22 98)

Responsable culture

Cynthia Cucchi (22 98)

Journaliste musique

PLX (22 98)

Sélection expos

Géraldine Basset

Direction artistique

Géraldine Fohr

Graphisme et maquette

Géraldine Fohr, Nicolas Bastien (78 81)

Iconographie

Nicolas Bastien

Communication-diffusion

Aurore Simonpoli (88 41)

Chef de publicité

Gauthier Aurange (74 19)

Responsable technique, webmaster

Damien Bœuf (78 81)

Accueil, petites annonces, agenda

Lydwine van der Hulst (28 58)

Ont collaboré à ce numéro

CL, Didier Da Silva, Stéphanie Charpentier

Images

Laurent Chappuis (Aye Aye Productions),

Yves Jeanmougin, Jean-Luc Friedlingstein,

Jean-Marie Plume, Guillaume Fortin,

Sarah Médioni

Illustrations

Marie Chéné, Patrick Vallot

Couverture

Nicolas Bastien (images de Yves

Jeanmougin/Curumi, Laurent Chappuis)

Remerciements

Sophie Lemaire, Cécile Ratta,

Véra, Laurent Chappuis

Impression et flashage

Panorama offset,

169, chemin de Gibbes, 13014 Marseille

Dépôt légal à parution ISSN en cours



Cinéma p.8/9

Petites misères
Un homme d'exception
Films asiatiques
Films cultes
Porto de mon enfance

L'agenda p.10/11/12

Ça planche
 5 concerts à la une
 Dans les parages
Electra-ménagés

Sélection expos p.13

La constance de Planque

Petites annonces p.14

My Bloody Valentine



Laurent Chappuis



La friche, nouveau continent

Dossier réalisé par Irene Camargo de Staal, Nicolas Bastien, CL, PLX et Philippe Farget

Devant la multiplication du nombre de friches artistiques, les institutions commencent à mesurer l'inadéquation des politiques culturelles aux nouvelles pratiques artistiques. C'est dans ce contexte que se déroulera à la Friche La Belle de Mai (les 14, 15 et 16 février) une rencontre internationale sur le thème des « Nouveaux territoires de l'art »

S'il est difficile d'enfermer les friches artistiques sous un ensemble de déterminations communes, chacune s'étant inventée elle-même et sans modèle institutionnel, leur apparition massive, dans les cinq dernières années, s'explique pourtant comme une réponse générale à ce qu'Adorno appelait le « dés-art » moderne

Une oasis dans le « dés-art »

de vie. Il est significatif que les friches commencent à la manière des *ready-made*, comme un détournement de bâtiments voués à la production industrielle, laquelle fut accusée jadis de tuer l'art.

Dans le contexte actuel, l'art est une façon de faire de la politique. C'est pourquoi la plupart de ce qu'on appelle les friches, quand même elles furent le produit d'une initiative municipale ou institutionnelle (comme c'est le cas, par exemple, de la Friche La Belle de Mai, mais également de la Laiterie à Strasbourg ou du Collectif 12 à Mantes-la-Jolie) s'inscrivent dans un projet qui n'est pas seulement artistique au sens traditionnel et patrimonial du mot, mais politique, social et urbain. La dimension politique ne se réduit donc pas à l'illégalité de l'occupation des lieux ; dans la plupart des cas, sans forcément se trouver dans l'hyper-centre, les friches sont issues d'un désir de ré-appropriation d'un espace public entièrement livré aux marchands et à leur publicité. Elles sont une manière pour la ville de se penser elle-même : la plupart des friches se veulent des lieux d'expérimentation du rapport entre l'art et la société. D'où l'aspect singulier, inouï, des lieux en eux-mêmes. Ce ne sont pas des galeries, pas des musées, pas non plus une simple juxtaposition d'ateliers. Bernard Lubat, quand il revint à Uzeste, ne revenait pas « travailler au pays », mais revenait « travailler le pays ». Finie la vieille conception kantienne de l'art comme satisfaction désintéressée : dans le monde de la production standardisée, l'art n'échappe à la marchandise que dans la mesure où il sait inventer de nouvelles possibilités d'existence,

des pratiques, dont les frontières avec l'expérimentation sociale et politique sont indiscernables. Travailler le pays, ou la ville, et non plus essentiellement pro-

duire des œuvres d'art achevées. De là découlent les principaux aspects du travail réalisé dans les friches : l'aspect collectif des projets ; l'interdisciplinarité

(voir l'entretien ci-contre) ; l'importance nouvelle accordée aux processus de création plutôt qu'à l'œuvre finie, « muséifiable », fétichisée. Ces caractéristiques

Puisqu'on ne peut plus poser de bombes, on pose des problèmes. » Ainsi s'exprime Bernard Lubat, qui en 1975, « par inadvertance », transforma le petit village d'Uzeste dans la campagne girondine en lieu désormais réputé de création artistique, d'abord musicale (jazz), mais aussi plastique et théâtrale. Si les friches artistiques, après une timide émergence dans les an-

nées 80, se sont mises à fleurir ces dernières années, c'est parce que d'autres formes d'actions sont devenues impossibles, qu'il ne sert plus à rien de poser des bombes, et que la culture s'est figée dans le culturel marchand. Dans la ville étouffée par la rationalité fonctionnelle et technique, le phénomène de la friche artistique apporte une réponse à l'exigence de nouveaux territoires, de nouvelles possibilités

Bibliographie

Une nouvelle époque de l'action culturelle, Fabrice Lextrait (rapport à M. Duffour, secrétaire d'Etat au patrimoine et à la décentralisation culturelle), La documentation française (2001)

Les Fabriques, lieux imprévus, sous la direction de Fabrice Raffin, Ed. de l'Imprimeur (2001)

Arts en friche, Marie Vanhamme et Patrice Loubon, Ed. Alternatives (2001)

Les objets singuliers, Jean Nouvel et Jean Baudrillard, Calmann-Lévy (2000)

Des déchets, des détritiques, de l'abject. Une philosophie écologique. François Dagognet, Les Empêcheurs de penser en rond (1997)



à explorer

téristiques, communes à toutes les friches, correspondent à une redéfinition de l'art comme pratique, et sont en quelque sorte des réponses ponctuelles au problème global d'une crise de l'art. Avant de faire l'objet, pour lui-même, d'un culte immodéré, l'objet d'art fut d'abord un objet rituel, inséré dans un réseau de significations traditionnelles. Lorsqu'il acquit, peu à peu, son autonomie, il y gagna, en même temps que la liberté, une inquiétude sur lui-même et sur son sens. La valeur marchande parfois délirante qu'ont actuellement les œuvres d'art s'explique par l'incompréhension grandissante du geste artistique, et l'obscur fondement divin auquel on le rapporte. C'est le fond métaphysique que l'œuvre d'art partage avec la marchandise. La friche est le lieu où l'on brise ce fétichisme. Ainsi Alain Van Der Malière, du ministère de la Culture, explique-t-il que les friches correspondent à « *la fin d'une conception métaphysique de l'art, la fin de la posture tragique, la fin du pari sur le chef-d'œuvre* ». D'où l'importance nouvelle accordée au

work in progress, aux processus de création : seul le geste créateur lui-même fournit à l'art sa justification. Enfermé dans la solennité de l'art monumental, patrimonial, l'art des chefs-d'œuvres avec lequel on se souvient qu'Artaud voulait en finir, l'artiste ne peut avoir d'autre posture que celle, parodique, outrageuse, usée maintenant, de la négation de l'art (comme dans le pop art, où l'œuvre d'art et la marchandise se rejoignent). Dans une friche, dans la mesure même où le lieu échappe par définition à l'institution normative et sanctifiante, l'artiste ne peut trouver qu'en lui et chez les autres artistes avec lesquels il travaille la raison d'être de ce qu'il produit. Le sens de l'œuvre, et conséquemment la motivation de l'artiste ne dépendent plus d'aucune tradition à laquelle il se plierait, ni de l'institution qui se voudrait bien le garant de la définition d'« artistique ». L'artiste au travail n'a plus à trembler de n'être pas à la hauteur des Anciens, il n'a plus à rechercher aucune conformité; ce qui est artistique dans un monde tout à fait dé-



Générik Vapeur, Marseille 2001

serté par le sens, c'est son geste même, moins que son produit. Dans le monde de l'instant, la pratique d'un art collectif et interdisciplinaire pallie la rupture avec la tradition, par laquelle, jadis, l'artiste seul devant sa toile se trouvait soutenu. L'art a perdu son évidence. C'est désormais cette « *inadvertance* »

dont parle Bernard Lubat qui provoque la création artistique, l'imprévu, au lieu du cahier des charges de l'action culturelle instituée. Ce qui pose naturellement le problème du rapport des friches aux organismes culturels, problème qui fait l'objet du rapport de Fabrice Lextrait remis à Michel Duffour en mai

2001. Ainsi que l'explique Ferdinand Richard, directeur de l'A.M.I. et cofondateur de la Friche La Belle de Mai, « *le temps artistique est divagant, ce n'est pas une chronologie ; on ne sait pas où il va, on ne sait pas quand et où il progresse* ». Cette ignorance de ce que l'on fait, cette invention de

rythmes de création propres et singuliers est aussi essentiel à l'art qu'étranger à la production industrielle, et il est fondamental pour l'art que cette ignorance, sans laquelle aucune œuvre singulière ne pourrait voir le jour, soit rendue socialement possible.

CL

« Nous allons vers l'art total »

Philosophe et psychiatre, auteur d'une cinquantaine d'ouvrages, François Dagognet préfère se frotter à la totalité philosophique — épistémologie, morale, esthétique... — que de se limiter à la spécialisation. Il ouvrira les débats sur les « nouveaux territoires de l'art »



Qu'ont-ils de nouveau, ces territoires de l'art ?

L'art, la plasticité ne peut pas ne pas évoluer. Elle a été longtemps prisonnière de son immobilité. D'ailleurs, les œuvres étaient enfermées dans cet immense cimetière qu'était le musée. Pour que l'art change, il a d'abord pris la décision de substituer aux tableaux des *ready-made* des objets ; et puis ces objets, il les a d'abord déplacés dans la ville ou ailleurs. Par exemple, Support-Surface a exposé ses peintures dans les forêts, etc. Après la ville, la forêt, l'art va à présent dans des lieux déserts, désaffectés, douloureusement méconnus, qui ont été jadis le théâtre de grande activité (gares, usines, casernes...). C'est ça l'art de la friche : aller aux extrémités, où il n'avait pas encore eu sa place. Par conséquent, c'est le sommet d'une courbe qui vient d'être atteint, mouvement auquel l'art ne peut pas résister, parce que c'est sa loi que de changer de style, de facture et de lieu.

Peut-on considérer ces lieux comme des refuges ?

Oui, mais ils sont également entourés ; ce sont souvent des lieux périurbains. Les Récollets à Paris se situent même en plein centre. Mais quand on est au cœur de la ville, c'est que l'on occupe un vide, car les villes sont entièrement occupées par le monde des affaires, par la production... On peut toujours aller squatter une banque désaffectée en plein cœur de la cité, parce que là, il y a un « trou », un espace libre pour la culture, là où elle n'avait pas encore sa place. Par conséquent, l'art n'est pas forcément dans la banlieue. L'essentiel est de venir dans des lieux qui n'ont pas encore été vraiment assumés, visités et intégrés.

Si ces anciens espaces sont désaffectés, par contre, la population alentour est souvent restée la même. Que penser de

cette rencontre du milieu culturel alternatif et du monde ouvrier ?

Finalement, l'artiste aussi est un fabricant. En grec, *poiein* signifie faire. Le poète (*poiétés*) est un fabricant. Dubuffet, qui est selon moi un des grands maîtres du XX^e siècle, mentionnait deux sortes de peintres : l'artiste-peintre et le peintre en bâtiments. Il disait : le vrai artiste, c'est le peintre en bâtiments, bien entendu. L'autre, il va toujours répéter le même thème « aristocratique » : ses fleurs, ses arbres... Le peintre en bâtiments, lui, va être intéressé par la coulure de sa peinture, par la surface du mur, par la matérialité nouvelle et inconnue.

Par conséquent, vous le voyez, l'artiste contemporain a tout à fait sa place dans un ancien lieu usinier, parce que là aussi il était question de manipulation, de fabrication, et de production.

Vous avez consacré un ouvrage aux déchets, aux détritus. Avec les friches, est-on dans le même registre ?

Justement. La friche correspond au déchet urbain. Il faut considérer les déchets comme matériaux. Il est impossible de citer un artiste contemporain (Picasso, Dubuffet, Arman...) qui n'ait eu recours précisément aux objets démolis. Parce qu'ils n'ont plus de sens, contrairement à ceux qui sont dans l'entièreté de leur forme. L'entièreté casse les constituants de la forme. Je répète : Il n'y a pas eu d'artistes qui n'ont eu recours au démolir, à l'usagé. Boltanski, par exemple, réunit des vieux habits pour les célébrer, les louer. Si on a utilisé les matériaux dégradés, la réciproque vaut : il faut aussi utiliser les lieux abjects, l'un ne va pas sans l'autre. La synthèse se réalise.

Signe de santé par rapport à une certaine morbidité de la conservation à tout prix du patrimoine ?

Bien entendu. Le centre de la ville, c'est lui qui est mort à présent. C'est peut-être à la circonférence, à la périphérie, qu'on va assister à la jubilation, à la création, à la production.

Les friches sont souvent des lieux d'interdisciplinarité, d'échanges...

Tout d'abord, cela s'explique par leur volume : les artistes, les plasticiens

sont nombreux. Ainsi, vous avez des artistes d'une même catégorie qui peuvent échanger entre eux. Ensuite, cela permet aussi des échanges interdisciplinaires (chorégraphie, musique, écriture...). Tertio, avec le public, car ces lieux sont assez ouverts sur la population. Donc, cela fait trois types de relations qui rendent ces lieux vivants. En fin de compte, nous allons vers l'art total, puisque tous ces arts vont finir par s'infiltrer les uns les autres.

Sans toutefois que des écoles se forment...

Tout à fait. Il n'y a rien de pire qu'une école. C'est le dogmatisme, la sclérose, le conditionnement. Les artistes sont prisonniers après de cette unité, de ces normes. Pour les artistes d'aujourd'hui, les normes relèvent de la « normo-pathologie ». Ce n'est pas non plus forcément un strict individualisme. Les individus forment une communauté créatrice, difficile à apprécier. Il peut aussi se produire des dévoiements : par exemple, peuvent s'infiltrer dans ces groupes des délinquants qui s'acharnent à briser, à démolir... Il y a des risques. Mais ceux-là ne devraient pas être un obstacle au mouvement.

Les pouvoirs publics s'intéressent de plus en plus à ces nouvelles pratiques artistiques. N'y a-t-il pas un risque que l'underground ne fasse ainsi un peu trop surface ?

Si j'ai bien compris, les équipes créatrices de ces friches ne veulent pas de la subvention ministérielle, ni des contrôles qui vont avec. Ils veulent seulement que les pouvoirs publics permettent la consolidation de ces lieux, dans leur matérialité. Qu'on ne leur coupe pas l'eau, l'électricité ! Mais que l'on ne vienne pas interférer sur ce qu'il fabrique ou qu'il ne fabrique pas, parce que l'on va utiliser des critères académiques et canoniques auxquels précisément ils ne répondent pas. Donc, l'Etat ne peut avoir qu'un rôle tout à fait second, il doit être le plus discret possible, parce qu'autrement cet art se perd.

Propos recueillis par Philippe Farget

(1) Objets utilitaires (porte-bouteilles, urinoir...) que Marcel Duchamp exposait afin de montrer le caractère conventionnel de l'objet culturel : culturel parce qu'au musée, et non le contraire.

(2) Collectif d'artistes créé en 1970.

(3) *Des déchets, des détritus, de l'abject. Une philosophie écologique.* Les Empêcheurs de penser en rond, 1997.



Les nouveaux territoires sont surtout virtuels

Directeur de l'AMI
(Centre National
de Développement
pour les Musiques
Actuelles) et asso-
cié à la direction
de la Friche La
Belle de Mai,
Ferdinand Richard
évoque les friches
en général et
« sa » Friche en
particulier

risque-t-on pas de voir ces laboratoires perdre leur dynamique s'ils sont trop suivis par les institutions, trop subventionnés ? Quant aux producteurs installés à la Friche, on ne peut pas dire qu'on pète dans la soie ! On est toujours dans la précarité, Système Friche Théâtre⁽¹⁾ était il y a peu en redressement judiciaire, faute de fi-

Quels sont les enjeux de ces rencontres ?

Ils sont nombreux. Principalement, c'est l'approche globale, la transversalité qui doit être saluée. Car c'est une réalité complexe : D'une part, chaque expérience de friche est totalement unique, et d'autre part, les problématiques sont extrêmement diverses. On a trop souvent tendance à s'enfermer, en France. Il n'y a pas à être pour ou contre la mondialisation, mais si on veut une autre mondialisation, cela passe par ce type d'échanges, de prise de conscience.

Les friches sont en train d'acquiescer une visibilité politique de plus en plus importante. Ne

nancements. Je ne peux pas entendre dire : on est à la mode, donc on est bombardé de subventions, ce n'est pas le cas. Ce phénomène de mode, je m'en fous, mais je ne vais pas non plus cracher dans la soupe. Il y a quarante ans, c'était les maisons de la culture... Mais les ministres passent, les techniciens supérieurs de la culture passent, nous on est toujours là. Après, on prend des espaces là où ils sont. Je fais partie de ceux qui pensent que ce n'est pas le cadre le plus pesant : le cadre physique, les bâtiments. C'est le cadre culturo-administratif qui est pesant. Je peux imaginer que des gens fassent des choses extrêmement intéressantes dans des lieux culturels « faits pour ça » et que d'autres fassent de la poudre aux yeux parfaitement inintéressante dans des nouvelles friches et des nouveaux territoires à la mode. Selon moi les nouveaux territoires, ce sont surtout des territoires virtuels...

La Friche en chiffres

1992 : l'année de l'ouverture
45 000 : le nombre de mètres carrés de l'ancienne Manufacture des Tabacs
300 : les artistes, techniciens, organisateurs, producteurs résidents
80 000 : les visiteurs annuels venant aux expos et spectacles
500 : le nombre de rencontres annuelles avec le public

Donc, ce n'est pas important de savoir si on est dans des usines ou pas.

En tant que directeur de l'AMI, qu'avez-vous essentiellement retiré de la Friche ?

La possibilité de travailler dans mon domaine, les musiques actuelles, et où jusqu'alors les gens ne travaillaient que sur les produits finis. Aucun outil, dans les sombres années 80, n'était proposé pour les musiques des jeunes. C'étaient des termina-



Friche la Belle de Mai. Festival Logique Hip-Hop organisé par l'AMI

Sebastien Boffredo

de consommation : diffusion de concerts, de disques, et rien d'autre. Le fait d'arriver à la Friche au début des années 90 m'a permis, grâce à l'espace — bien que difficilement, c'est une tente en béton ! — de travailler sur tout ce qui est avant ces objets finis, ce qu'on appelle improprement la pré-production, c'est-à-dire les studios de répétition, les ateliers de pratique artistique... Et ça, quand on l'a initié, on était les seuls en France, voire en Europe, à travailler sur ce segment-là, comme les premiers ateliers d'écriture avec MC So-laar, etc. Aujourd'hui, c'est à la mode, mais c'est bien d'avoir pu le démarrer, et la Friche m'a permis ça. Ceci étant, si la Friche n'avait pas existé, j'aurais peut-être développé l'AMI différemment et ailleurs. Mais on ne peut pas le dire, je n'en sais rien !

Propos recueillis par Philippe Farget

(1) Système Friche Théâtre est la structure qui gère la Friche La Belle de Mai

« Ce pour quoi nous luttons : une culture autre »

À l'origine, un groupe de personnes, pour la plupart issus des Beaux-Arts, ayant pour certains des problèmes de logement, qui se sont demandés ce qu'ils pouvaient faire de ce lieu inoccupé en plein milieu du Panier. Mais plutôt que de se replier sur leur activité artistique, les occupants mènent une véritable politique de portes ouvertes qui a permis que les questions se développent d'elles-mêmes. « Cette expérience n'aurait pas été la même si on avait ouvert un local rénové, une galerie d'art contemporain, avec une caméra à l'entrée et des vernissages ouverts à un certain public seule-

ment se fait présente dès les travaux de remise en état des lieux : « Les matériaux utilisés faisaient partie des problèmes concrets, notamment les déchets. Ce n'était pas de l'art des déchets, mais il fallait bien faire quelque chose de tout ça. Quand on a évacué ces déchets, cela a posé concrètement le problème de la gestion des débris dans notre société. »

En utilisant un espace vide, une ancienne menuiserie, déchet d'urbanisme, SLAAF renvoie au quotidien du quartier, à un recyclage culturel et social qui permet d'ouvrir des possibilités. Le principal apport de cette expérience est

sablement différent du nouveau site implanté au Palais de Tokyo⁽¹⁾ reconstituant une friche dans le vénérable bâtiment sis en plein cœur du bourgeoisissime XVI^e arrondissement parisien, ouvert de midi à minuit, avec dance-floor et soirées techno, dont la visite a plutôt choqué Sarah Medioni, présidente de l'association. Institutionnalisation et muséification antinomiques d'un art qui tente justement d'ouvrir d'autres territoires, esthétiques bien sûr, mais aussi dans la cité. Mais, décidément, les friches sont à la mode. « Qu'il y ait une dynamique de friche en ce moment ne m'intéresse pas vraiment, reprend Guillaume.

D'abord ce n'est pas nouveau. Ce qui est important, c'est ce que telle ou telle friche développe comme dynamique. Ouvrir un lieu, c'est se confronter à des questions. Dans un musée, on est déconnecté. Ici, on a fait des ateliers avec les enfants qui traînent dans la rue. Au départ, ils sont

d'avoir créé des espaces de rencontre. « Chaque

fois que l'on a fait des fêtes, toutes les couches de la société étaient réunies, de la personne qui dort sous les ponts à l'avocat », poursuit Guillaume. Un espace pas-

entrés par curiosité, puis ils sont restés par plaisir. Mais on ne s'est pas dit : on va faire du social. » Même s'il n'y a pas de volonté expressément sociale, celle-ci s'impose spontanément, prenant la relève de certaines carences : « Forcément, quand on va voir les

En occupant depuis le mois de novembre 2000 un bâtiment au cœur du Panier appartenant à la Mairie, l'association SLAAF (Sans Lieu d'Activité Artistique Fixe) a ouvert une brèche interrogeant les rapports entre culture et société

flics et qu'ils nous souhaitent bon courage quand on repart... », soupire Sarah. En prenant une position interstitielle, une initiative comme celle du SLAAF sert de révélateur là où justement le lien fait défaut, impulsant ainsi des solutions, comme le souligne Guillaume : « On redonne un peu aux gens — habitants, flics... — le sentiment qu'il est possible de faire quelque chose. Par le bénévolat, les gens se sont aperçus que des initiatives étaient possibles, et qu'il fallait tenter ensuite de les pérenniser en s'organisant, en demandant des subventions, etc. »

Plusieurs activités ont ainsi vu le jour, et les habitants se sont volontiers proposés pour apporter leur aide, les communautés se mélangeant dans ce lieu qui a montré une véritable polyvalence selon Guillaume : « Ici, les gens peuvent faire des choses qu'ils n'ont pas la possibilité de faire ailleurs. Par exemple, on a accueilli un groupe gnawa pour qu'il répète, ce qui poserait des problèmes de voisinage s'il le faisait chez lui. Qu'un lieu polyvalent soit ainsi géré de manière institutionnelle par la suite, c'est très bien. Tout le monde va pouvoir venir répéter, ou faire autre chose. Mais cette expérience est relativement éphémère. La dynamique doit être reprise, structurée. Ce qui est important pour nous c'est que le devenir du lieu

puisse être décidé par les habitants du quartier et par les gens qui travaillent ici. » Comment les pouvoirs publics peuvent-ils prendre le relais sans briser cette dynamique ? En gardant son originalité, et non en important une formule structurée à l'avance, qui ne tienne pas compte de la réalité et des désirs des habitants. Malheureusement, cette passation de témoin aura du mal à se faire, la Mairie ayant cessé tout dialogue (voir encadré). De fait, on peut craindre que cette approche de la culture fasse défaut aux institutions, qui ont beaucoup à apprendre de ces expériences. Sans être phagocyté, l'underground doit être considéré pour ses apports novateurs. Et le Panier, plus qu'aucun autre quartier, a besoin de cette respiration, d'un espace où culture

et société fusionnent.

« Sinon, poursuit Guillaume, on fait une certaine culture d'un côté, comme à la Vieille Charité — squattée après la guerre, pour devenir ce que c'est maintenant, plutôt chouette par ailleurs — et de l'autre du social pour les rappeurs. Mais les rappeurs font de la musique, pas du social ! Ce sont les lieux de métissage qui vont faire que les choses avancent, ce n'est pas d'éradiquer tout le monde pour les parquer dans les Quartiers Nord. Le Panier devenant Montmartre, il y aura peut-être plus de touristes, mais ils viendront prendre les clichés de ce qui était dans le temps un quartier vivant. »

Philippe Farget

(1) Le site de création contemporaine, inauguré le 21 janvier dernier. La friche, c'est chic...



Sarah Medioni



Guillaume Fortin

ment », déclare avec ironie Guillaume Fortin, animateur culturel poursuivant un troisième cycle en cinéma, également trésorier de l'association. Cette réa-



Z

Parmi la nébuleuse d'associations culturelles (une cinquantaine environ) installée dans l'ancienne manufacture de la Seita, Triangle France — faisant écho à son association-mère, Triangle New York — accueille à la Friche des artistes français et étrangers pour des résidences à durée variable. Plus de 300 m² de béton brut, des pièces lumineuses et volumineuses, un fax, un répondeur et un accès à Internet ; trois ateliers, gratuits de surcroît... Ce paradis pour artistes en mal d'espace serait-il le cache-misère d'une dure réalité « hors-friche » ? Curieux de connaître les avantages et inconvénients d'y être (à la Friche), *Ventilo* a rencontré Sandra Patron, responsable dynamique de cette joyeuse équipée transatlantique

tant pour une durée minimum de trois mois, les résidents ont par ailleurs le temps de « s'imprégner d'autre chose que de la Friche. En général, la ville, ils se la prennent de plein fouet, surtout les anglo-saxons. Marseille en elle-même, c'est une telle gifle, que c'est bien d'avoir la Friche comme structure rassurante ».

Structure rassurante, la Friche l'est aussi pour ceux qui y travaillent. D'une part, pour son rayonnement extérieur, d'autre part pour la logistique et les moyens mis à disposition : « Au départ, à Triangle, on n'avait pas mesuré les immenses possibilités qu'offrait ce regroupement. Avec les demandes spécifiques des artistes, on s'est aperçu que les compétences qu'on n'avait pas, d'autres (comme Vidéochroniques, SFT, Cyprès, Voix polyphoniques...) pouvaient l'avoir. En tous cas, c'est un regroupement naturel, qui n'a jamais été formalisé en tant que tel. Aujourd'hui, on réfléchit plus à ce que l'on peut proposer. »

Cette synergie interne, naturelle entre « voisins », Triangle s'efforce de l'appliquer hors-les-

Triangle-France, entre confort et précarité

C'est en 1995 que le Triangle's Artist Workshop de New York, fondé par deux plasticiens (Alun Williams et Claire Lesteven), débarque aux Beaux-Arts de Marseille. Il s'en suivra une série d'expositions dans la ville, de la Galerie du Tableau au Mac, en passant par la Tour du Roy René. Un an plus tard, les voilà installés à la Friche de la Belle de Mai ; aujourd'hui épaulés par deux emplois-jeunes, qui, outre le commissariat d'exposition, accompagnent au quotidien le travail des artistes, perdus parfois dans une ville — voire une langue — inconnue : « Pour des artistes étrangers, l'intérêt, c'est qu'ils sont tout de suite intégrés dans une structure, au sein de laquelle ils peuvent rencontrer d'autres artistes, même si tous ne le font pas... ». Res-

tant pour une durée minimum de trois mois, les résidents ont par ailleurs le temps de « s'imprégner d'autre chose que de la Friche. En général, la ville, ils se la prennent de plein fouet, surtout les anglo-saxons. Marseille en elle-même, c'est une telle gifle, que c'est bien d'avoir la Friche comme structure rassurante ».

Structure rassurante, la Friche l'est aussi pour ceux qui y travaillent. D'une part, pour son rayonnement extérieur, d'autre part pour la logistique et les moyens mis à disposition : « Au départ, à Triangle, on n'avait pas mesuré les immenses possibilités qu'offrait ce regroupement. Avec les demandes spécifiques des artistes, on s'est aperçu que les compétences qu'on n'avait pas, d'autres (comme Vidéochroniques, SFT, Cyprès, Voix polyphoniques...) pouvaient l'avoir. En tous cas, c'est un regroupement naturel, qui n'a jamais été formalisé en tant que tel. Aujourd'hui, on réfléchit plus à ce que l'on peut proposer. »

Cette synergie interne, naturelle entre « voisins », Triangle s'efforce de l'appliquer hors-les-

murs, en s'associant ponctuellement à d'autres structures, telles que SMP, RLBO, Tohu-Bohu...⁽¹⁾ — des associations qui pallient le vide galeristique et l'indifférence municipale dans le domaine de l'art contemporain. Un désert institutionnel assez paradoxal pour une ville qui compte autant d'ateliers d'artistes. Mais le revers positif de cette absence de marché, c'est un tissu associatif dynamique, ainsi qu'une absence de « concurrence ». Ce qui provoque « plus d'expérimentation et la production d'œuvres moins directement vendables. »

Pour une association comme Triangle, cette situation offre une liberté artistique et une liberté d'organisation inhabituelles : « La structure même de la Friche n'est pas hiérarchique. C'est agréable de savoir qu'il existe un lieu qui relève encore de cette utopie-là. Même si des fois, c'est le chaos pour savoir à qui s'adresser, qui prend les décisions. »

Oscillant entre confort structurel et précarité matérielle, la Friche, d'après Sandra Patron, « vit une drôle de période, le cul entre deux chaises. Elle n'est plus la structure alternative qu'elle était, et ne sera pas une institution sans une véritable politique derrière. L'identité du lieu serait son côté hétérogène, ce qui est dur à appréhender. Même pour nous. »

Ainsi, à mi-chemin entre « l'administratif et le chaos », ce réservoir de la diversité artistique tire sa force de ce qui, à certains égards, fait sa faiblesse : « Il y a une sorte de processus normal. Les lieux alternatifs, soit ils meurent, soit ils deviennent des institutions. »

Irene Camargo de Staal

Triangle France, Friche de la Belle de Mai 13331 Marseille Cedex 03.

Tél. : 04 95 04 96 11

E-mail : triangle@lafriche.org



Sandra Patron et Victoire Pineau

DR

(1) 1999 : « Tirs Groupés », parcours organisé par cinq associations marseillaises (RLBO, Tohu-Bohu, SMP, Astérides et Triangle France)

3 questions à... Cocotte Musique



L'équipe de Cocotte : Benoît, Willy et Armando

Peux-tu nous évoquer les grandes lignes du parcours qui t'as amené à lancer Cocotte Musique ?

Je suis arrivé en France il y a dix-sept ans. Tandis que j'étudiais la théologie et l'anthropologie — les bases de ma formation — à Montpellier, j'ai commencé à animer une émission sur Radio Clapas, une fréquence locale. Mais c'est en descendant à Marseille,

il y a une dizaine d'années, que j'ai réellement attaqué la radio... Je me suis retrouvé dans le milieu culturel et j'ai rejoint l'équipe de Grenouille pour produire, entre 92 et 98, l'émission *Métissons* autour des musiques du monde. Parallèlement à ça, en 95, je suis devenu programmateur au Parvis des Arts. Quand j'ai décidé d'arrêter, en 99, j'avais déjà en tête l'idée d'une nouvelle émission...

Avec Caro⁽¹⁾, on a lancé Cocotte Musique à la rentrée de cette même année, et l'association est née un an plus tard...

J'avais envie de présenter sur scène les gens que je recevais à la radio, toutes ces musiques que j'aimais, coincées dans cette étiquette réductrice de « musiques du monde ». De là sont nés les « Openings » (voir ci-dessous) : le premier, avec Lili Boniche dans les locaux du journal *Taktik*, reste pour moi un grand souvenir... Je pense que l'émission se devait de sortir du studio pour aller à la rencontre des artistes, afin de les « vulgariser », de les rendre plus accessibles.

Et surtout afin de les faire connaître, le potentiel étant bel et bien là autour des différentes communautés présentes à Marseille...

Oui, mais je crois que travailler régulièrement avec les communautés relève de l'utopie. Et ce pour une raison simple, culturelle : il est plus rassurant pour celles-ci de ne pas trop se mélanger. C'est une réaction tout à fait normale et je ne cherche pas à casser ce ghetto. Avec Cocotte, on cherche simplement à créer des passerelles entre elles... C'est indéniable, il y a une économie parallèle autour des musiques du monde à Marseille : des musiciens se produisent régulièrement dans des fêtes, des mariages... mais ils n'ont pas pour ambition de se faire connaître davantage. Pour organiser une fête comorienne, par exemple, il faut

A l'occasion d'une soirée consacrée aux artistes qu'il défend, Armando Cox, directeur artistique de Cocotte Musique, explique la genèse et la raison d'être de sa petite asso axée sur les « musiques du monde » : ouvrons les guillemets !

travailler avec ces gens-là, parce qu'ils ont leur public. Si on peut ramener quelques-uns de ces artistes dans un circuit plus officiel, tant mieux : l'enracinement ne doit pas empêcher ceux-ci de vagabonder à droite ou à gauche...

Mais encore une fois, on ne veut pas sortir les communautés de leur milieu.

Crois-tu que la scène musicale marseillaise, pour ce qui est des musiques du monde,

va, cette année, pouvoir franchir un nouveau cap ?

Oui, c'est une scène très dynamique, bien qu'elle manque encore de structuration et, surtout, d'appuis. Il n'y a pas assez de vraies scènes de découverte à Marseille, et peu de salles font ce travail, hormis le Balthazar ou l'Exodus... Il faut prendre davantage de risques pour valoriser la scène locale. Je pense à des musiciens comme Rit, dont la musique a quelque chose de très original, ou encore au trio Ba Cissoko, qui prépare actuellement son premier album⁽²⁾. Quelle que soit la dimension que ces artistes puissent prendre, il restera toujours une empreinte de leur passage ici, et c'est ce qui fait la richesse de cette scène à Marseille.

Propos recueillis par PLX

La Nuit de la Cocotte, le 16 au Réveil à partir de 20h30 (voir 5 concerts à la Une).

Contact : 04 96 12 23 46

(1) Caroline Galmot, aujourd'hui animatrice sur Radio Grenouille.

(2) Les Maliens sont actuellement en traction avec L'Empreinte Digitale.

La Cocotte et la Grenouille



L. Charquis

Non, ce n'est pas une fable de La Fontaine : la Cocotte se donne à entendre sur la Grenouille depuis octobre 99, et s'est progressivement imposé comme l'une des émissions-phare du triple huit FM. Première du nom à s'intéresser aux musiques mélangées sur les ondes de la radio installée à la Friche, Cocotte Musique s'est toujours attachée à faire découvrir les sonorités d'ici et d'ailleurs, et ce tant sur un plan local qu'international : si la proximité reste le maître-mot des activités de l'équipe d'Armando, rien n'empêche ce dernier d'aller rencontrer une star du genre pour placer ensuite l'interview dans son émission. Celle-ci laisse cependant la priorité aux labels indépendants, ce qui lui vaut de plus en plus de demandes pour les « Openings » : ces petits show-cases, généralement accompagnés d'un mini-concert, ne se sont jamais cantonnés à un seul endroit (Réveil, Nomad'Café, Affranchi, Web Bar) mais restent toujours à la recherche du lieu qui pourra définitivement asseoir la nécessaire promotion de la scène locale... « La musique est un moyen pour accéder à l'autre, et j'espère garder longtemps la curiosité de l'étudiant par rapport à ça. Et que l'on ne parle plus de musiques du monde, mais de musiques tout court ! »

Cocotte Musique, tous les lundis de 19h15 à 20h30 sur Radio Grenouille (88.8). Rediffusion le dimanche de 16h à 17h15.

PLX



Mieux vaut tard...



3 mois plus tard...

On a beau savoir que Marseille se conjugue souvent sur le mode du tout ou rien, des fois, ça agace. Ainsi par exemple du cinéma : certes, quand deux copies circulent en France, il est difficile de programmer un film dès sa sortie, surtout quand ça trépigne aussi à Aix... Mais des films sélectionnés à Cannes, qui font quasiment l'événement cinéphilique à Paris et qui n'arrivent sur nos écrans que quatre à six

mois (!) plus tard... Comme ce sont souvent les films asiatiques qui subissent ce triste sort, on en viendrait même à croire qu'ils sont arrivés par bateau... Pourtant voici bientôt deux ans que la vague du cinéma asiatique a déferlé sur la France, révélant un immense réservoir de films singuliers et autant de bouffées d'oxygène. Une fois le spectateur résigné à attendre une hypothétique sortie vidéo, l'exploitant marseillais se réveille (« Voyons... pas grand chose en ce moment, on va remplir avec un peu d'Asie, y paraît que c'est à la mode »). C'est le cas du cinéma les Variétés ce mois-ci avec un cycle *Asie, l'année du millenium*, une façon adroite de faire passer la pilule car, parmi les sept films représentatifs de cette année très asiatique, quatre sont encore inédits à Marseille.

Allez, on se concentre et on se souvient : *Desert Moon*, sortie le 17 octobre, sélectionné à Cannes, réalisé par l'auteur du splendide *Eureka*. *Platform*, sortie le 29 août. Les tribulations d'une troupe de théâtre en Chine au début des années 80 entre pop musique et ligne du parti. *H story*, sortie le 17 octobre. Récit d'un impossible remake d'*Hiroshima mon amour*, avec Béatrice Dalle. *Little Cheung*, sortie le 9 janvier. Deux enfants découvrent la vie dans les rues de Hong Kong pendant la rétrocession. Ajoutez à cela *Millenium Mambo* (dénigré dans ces colonnes, magnifique trip sensoriel pour d'autres), *Et là bas quelle heure est-il ?*, dernier opus de Tsai Ming-liang, et *Beijing bicycle* : vous voilà avec un sacré programme à avaler en deux semaines. Tout ou rien, disions nous. Bref, Paris et Marseille n'ont peut-être qu'un but d'écart, mais combien de films ?

Stephanie Charpentier

Asie, l'année du millenium. Les Variétés, du 13 au 26/02. Rens. 04 96 11 61 61

La main au culte

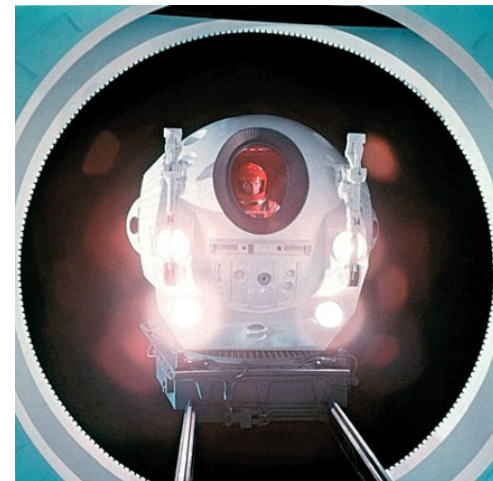
Samedi soir, dix personnes, une « crêpes-party » bien arrosée. Les discussions, comme souvent dans ce genre de petite sauterie, vont bon train. Le lieu et le moment semblent donc tout indiqués pour lancer le sujet qui nous préoccupe : qu'est-ce qu'un film-culte ? Par définition, il n'y a pas de genre cinématographique plus sujet à controverse : ça promet... Effectivement, d'emblée, les titres fusent : de *L'Exorciste* à *Scarface* en passant par *Gorge profonde*, chacun dit le sien. Afin de recentrer le débat, qui se perd dans un indescriptible brouhaha, j'explique ce qui m'a conduit à poser cette houleuse question : l'Institut de l'Image propose un cycle sur le sujet. Bref passage en revue de la programmation : si *2001, l'Odyssée de l'Espace*, *Phantom of the Paradise* et *La Dolce Vita* font l'unanimité, c'est loin d'être le cas de *Plan 9 from outer space* et *Flash Gordon*. Tandis que certains refusent d'admettre que ces « nanars » soient érigés au rang de films-cultes, d'autres défendent d'arrache-pied leur position : « Nous ne parlons pas de chefs-d'œuvre, ni de classiques, mais de films singuliers, souvent en marge de la norme, qui ont révolutionné un genre, par exemple *Evil Dead* ou *Massacre à la tronçonneuse pour le gore...* »

Ainsi, à la question : « Un film culte peut-il être inculte ? », le « oui » l'emportera majoritairement, d'aucuns n'hésitant pas à évoquer le nom de Max Pécas (que tous connaissent, contrairement à son « œuvre », dont on ne se rappelle jamais que le lieu de tournage : Saint-Tropez)... Décidément à l'honneur, le roi du navet français permettra même d'élargir la problématique avec la colle : « Y a-t-il film-culte sans auteur culte ? » Là encore, le « oui » récoltera la plupart des suffrages, aucun d'entre nous n'étant capable de nommer le réalisateur du *Rocky Horror Picture Show* (Jim Sharman, après vérification). Hélas, cette entente passagère ne débouchera pas sur un consensus, les critères des uns appelant systématiquement les contre-exemples des autres : à celui qui définit le film-culte comme non commercial, non populaire et subversif, on rétorque *Le Grand Bleu*, *Flashdance*, voire *La Boum*. Aussi, plutôt que d'adopter une définition bâtarde issue de l'imagination débordante des convives de ce samedi, on s'en tiendra à celle qu'en donne l'Institut de l'Image : « C'est un film qui n'appartient à aucun genre, à aucun temps, à aucune nationalité : son statut naît d'une particularité, d'une « aura » (pas forcément de scandale d'ailleurs), parfois liées aux conditions de sa réalisation, ou au contexte de son époque ».

Pour résumer, un film qui, pour le meilleur ou le pire, franchit les générations, et pour lequel certains sont prêts à se fâcher avec leurs amis. Se fâcher ? Allez, une petite verveine et on n'en parle plus.

Cynthia Cucchi

Films-cultes. Jusqu'au 26/02 à l'Institut de l'Image. 8/10 rue des Allumettes, Aix-en-Provence. Rens. 04 42 26 81 82
Encore merci aux neuf « autres » pour leur précieuse collaboration.



Ça plane pour moi (2001 Odyssée de l'espace)

Zinzin au pays des Soviets

Un homme d'exception
(Etats-Unis — 2h14) de Ron Howard, avec Russell Crowe, Jennifer Connelly...

Une histoire vraie ! Voilà encore un film qui nous vante son intérêt par cette caution réaliste... C'est l'envers du « vu à la télé » : tellement fictif que cela accède à la réalité, tellement vrai que cela en devient de la fiction... La boucle est bouclée, est réel ce qui est scénarisable, pour parodier le physicien Max Planck. C'est un autre prix Nobel, John Forbes Nash Jr., dont la vie est celle d'*Un homme d'exception*. Un gars qui avait tellement la bosse des maths que son front se retrouva ceint des lauriers glorieux de la récompense suédoise en 1994 (la cérémonie sera reprise dans le film pour un happy end dégoulinant) au titre de ses travaux novateurs sur la théorie des jeux, parvenant à construire des scénarios mathématiques où tous les joueurs gagnent.

Ce qui, soit dit en passant, ruine tout l'intérêt que l'on peut porter aux activités ludiques : imaginez un podium où huit sprinters se congratulent serrés comme des sardines sur la première marche, chacun une médaille d'or autour du cou, un loto où tout le monde récupère sa mise (de quoi inspirer un nouveau slogan à la Française des Jeux), un match de foot où les vingt-deux joueurs forment un tas obscène à chaque but marqué comme encaissé... Bref, le jury de Stockholm devait avoir agrémenté ses délibérations de force aquaviv ce jour-là. Mais s'il n'y a pas de quoi faire le fier en maths, il en va tout autrement en physique. En effet, Ron Howard parvient à introduire un gladiateur qui fait son quintal de muscles (Russell Crowe, dans le rôle éponyme) dans un costard engoncé *fifties* qui serrerait légèrement Woody Allen. Tellement comprimé que notre matheux génial en vient à voir des Popov partout — on est en pleine Guerre froide — souffrant de ce que la Faculté nomme schizophrénie paranoïde (la forme la plus courante de maladie). Sapé ultra-lingue et ne sachant pas aligner trois mots devant une représentante de l'autre sexe, notre génie-côté-à-si-près-la-folie arrive tout de même à se lever une brune d'un autre monde (Jennifer Connelly) qui s'avérera de surcroît une femme intelligente et aimante, même si c'est pas drôle tous les jours de vivre avec un type qui tente de décoder les messages cryptés sournoisement dissimulés par les Russes dans la recette de la tarte au potiron publiée par *Newsweek*. Au final, un client sérieux pour les Oscars.



En marcel, ça va mieux !

Philippe Farget

Magie noire

Porto de mon enfance (Portugal — 1h02) de Manoel de Oliveira



Bien qu'il en ait tout l'air, ce n'est pas un film testamentaire — éternellement jeune doyen des cinéastes (93 ans) promettant pour bientôt et en toute logique une adaptation du *Portrait de Dorian Gray*... Bien qu'il le revendique, ce n'est pas vraiment non plus un documentaire. Alors, qu'est *Porto de mon enfance* ? Nous dirons que c'est un film *fantastique* — à l'instar de tous les films d'Oliveira, peut-être. Il propose en effet un « voyage hors du temps ». Mêlant d'étonnantes images d'archives, malicieuses reconstitutions en costumes et vues du paysage portuense contemporain, cette œuvre moins crépusculaire que nocturne (la sombre *Nachtmusik* d'Emmanuel Nunes ne l'ouvre et ne la clôt-elle pas ?) fascine et envoûte.

Sa nostalgie, profonde, bouleversante, n'est pas confortable. Il ne faut pas se fier à l'innocence paternelle du titre : cette plongée dans les souvenirs d'Oliveira n'a rien d'une lénifiante évocation de je ne sais quel âge doré... Non, Manoel s'enfoncé dans la nuit de sa mémoire et en respecte l'inquiétante ténacité (cela ne l'empêche pas de savoir sourire, à l'occasion). Il lui arrache quelques plans d'une fulgurante beauté. Convoque des fantômes. Engage un bras de fer avec le néant... Et à la délicatesse de nous faire accroire, un instant, que le cinéma — l'art ? — est plus fort que la mort.

En est-il (en sommes-nous) dupe pour autant ? La mort aura le dernier mot, cela est assuré. Mais (grandeur de ce mais !) Oliveira, à bon droit, lui conteste la dernière image : chacun son métier...

Celle de *Porto de mon enfance*, d'une sublime simplicité, nous hantera longtemps.

Didier da Silva

Je dépense, donc je suis

Petites misères
(Belgique/France - 1h22) de Philippe Boon et Laurent Brandenburger avec Albert Dupontel, Marie Trintignant...

Un banal repas de famille. Il y a là Jean (Albert Dupontel), huissier de justice, sa femme Nicole (Marie Trintignant) et les parents de celle-ci. De plans fixes en plans fixes — des « tronches » figées, une patate écrasée allègrement par la fourchette de beau-papa —, la première scène de *Petites misères* (qui sert également de bande-annonce) nous promet le meilleur de la comédie « made in Belgique » : décalage perpétuel, ambiance kitsch et humour benêt. Aussi, quand un (trop) gentil policier vient semer la pagaille dans la vie professionnelle de Jean, déjà embourbé dans un drôle de triangle amoureux (Nicole, « frigide » de la carte bleue, va succomber aux charmes d'un dénommé Georges, consommateur frénétique), on se dit que le jeune tandem Boon-Brandenburger sait faire preuve d'une certaine élégance pour dénoncer les dérives de la société de consommation. Les dialogues sont incisifs, les acteurs, à la hauteur (notamment Marie Trintignant, dont le visage traduit irrésistiblement la lassitude), et le film, plutôt plaisant. Hélas, de jolies trouvailles comiques ou surréalistes n'empêchent nullement le dispositif de vite s'épuiser, ni les spectateurs de trouver le temps long : un comble pour un film d'1 h 22 !

Cynthia Cucchi

Nocturne de shopping



Les salles de cinéma :
Marseille. Alhambra, 2, rue du cinéma (16°) 04 91 03 84 66. Bonneville, Av. de Hambourg (8°) 08 36 68 20 15. UGC Capitole, 134, la Canebière (1°) 08 36 68 68 58. César, 4, place Castellane (6°) 04 91 37 12 80. Chambord, 283, av. du Prado (8°) 08 36 68 01 22. Cinéma-thèque, 31 bis, bd d'Athènes (1°) 04 91 50 64 48. Pathé Madeleine, 36, av. du Maréchal Foch (4°) 08 36 68 22 88. Le Miroir, 2, rue de la Charité (2°) 04 91 14 58 88. Pathé-Plan de Campagne, Centre commercial 0 836 68 22 88. UGC Prado, 36, avenue du Prado (6°) 08 36 68 00 43. Les 3 Palmes, La Valentine (11°) 08 36 68 20 15. Variétés, 37, rue Vincent Scotto (1°) 04 96 11 61 61.
Gardanne, 3 Casino 11, Cours Forbin 04 42 51 44 93.
Aix. Cézanne 1, rue Marcel Guillaume 08 36 68 72 70. Institut de l'Image, 8-10, rue des allumettes 04 42 26 81 82. Mazarin, 6, rue Laroque 04 42 26 99 85. Renoir 24, crs Mirabeau 04 42 26 05 43.
Aubagne. Pagnol, 4, rue du jeune Anacharsis 08 36 68 81 13. Palace, 11, avenue Loulou Delfieu 04 42 03 88 72.



ACCORDS
FORMATION
P N L Marseille
INITIATION, PRATICIEN, MASTER, Agréé NLPNL
tel 04 90 60 29 29 fax 04 90 60 71 62
accords@pacwan.fr www.accords-formation-pnl.com

NOMADE
Bar - Restaurant
Narguiliés
Apéros tapas, cuisine tunisienne, match de l'OM
Organisations de soirées privées.
Nouveau : ouvert 7/7 jusqu'à l'aube
Jeudi, vendredi, samedi, soirées dansantes :
raï, zouk, salsa, ragga
32, rue Horace Bertin 13005 Marseille
04 96 12 44 28

Taberne des Variétés
Les bières du monde à la pression
(Pub/Restaurant)
Vous proposez cette semaine en concert :
BLUES TIME (blues)
Samedi 16 février 2002. 22h00
35, rue D. Scotti, 13001 Marseille
Tél : 04 91 91 45 37

REPRO 13
35a rue Crillon
Conception - Timone
Lundi/Jeudi 9h-18h30
Vendredi 9h-14h
04.91.42.65.14
http://repro13.free.fr
repro13@free.fr
PHOTOCOPIE
PROSPECTUS
COPIE COULEUR

L'Atelier de Yoga
Cours de Yoga (FNEY)
Tous les jours
Individuels ou collectifs
Relaxation-Massage
TENSIONS NERVEUSES
OU MUSCULAIRES
DOULEURS DORSALES
INSOMNIES, MIGRAINES...
L'ATELIER DE YOGA
25, cours d'Estienne d'Orves - 13001 MARSEILLE
Tél : 04 91 33 13 45

AZUR FUTON Le spécialiste du Futon
100% naturel
SOLDES à prix très très ZEN
Luna Canapé convertible 2 places
456 euros **364 euros**
2387,68 F
De **-10%***
Hors solde à **-30%***
200 m² d'exposition - Facilité de paiement
Stock immédiat - Livraison
(* du 9/01 au 17/02 sur stocks disponibles)
212, rue Paradis - 04 91 57 00 58
Parking Castellane et Bouchard

Offre apparts

•Sous-loc appartement calme, ensoleillé 2200 F 2^{ème} arrondissement. Tél Valérie : 06 63 12 19 52

Recherche apparts

•Cherche appart Plaine-Cours Julien. 45m². 380 euros cc maxi. 06 86 55 54 48

•Cause mut ch T2/T3 min. 50m² arr. 7/8/9 terrasse pour juillet. Tél : 06 84 81 18 85/01 41 17 59 82 env. 500 euros

Cours/Stages/Formations

•Théâtre URGENT
Compagnie recherche comédiens, commédiennes (pas de rémunération) pour création mars-avril sur Marseille
Tél. : RV 04 42 69 13 59 (Laissez un message)

•Stage d'initiation photo du 25 fév au 1^{er} mars durée 20h.
Rens. 04 91 77 93 05
Centre socio-culturel Saint Ginié/Milan

•Psychothérapie-Psychanalyse Adultes adolescents
Tél : 04 91 08 77 69

Services

•Stress, fatigue, tensions, mal au dos...
Retrouvez l'équilibre avec un massage aux huiles essentielles par praticienne diplômée. Sur RDV : 04 91 91 82 07

•Photographe recherche JF enceinte pour nus artistiques 04 91 81 70 22 www.foto13.fr.st

•Recherche caligraphe et modèle féminin japonais pour projet photo 04 91 81 70 22 le soir

•Photographe pro ch pr nu artistique femmes fortes pose rémunérée 06 15 12 48 84 pour expo

Loisirs

•Gr. « LOISIRS » informel, tous âges, vous attend : soirées, resto, balades, randos...(idées bienvenues) Malou : rép-perm : 04 42 88 56 88, 06 61 34 49 32. Randos : Jacques : 04 91 08 51 82

Musique

•Cours d'harmonica 04 91 90 28 49

•Cherche vrai tourneur avec références (chanson française) 20% sur le contrat.
Tél : 04 91 90 20 08 (Maurad)

•Vends synthé ROLAND XP 80. Etat Neuf. Année 1998. 1300 Euros avec la housse. 06 84 33 31 75

•Cherche 1 paire de timbales (percus latines).
Frank : 06 86 76 32 42

•Rech prof accordéon chroma
Tél. Péro : 04 91 55 64 69

•JF suivant cours rock mercredi prox Plaine ch JH pr progresser + rapidement 06 89 93 70 89

•Cours partic de chant jazz et variété (respiration, techn. vocale) 16 euros/h.
Tél : 04 91 42 84 72

Petites annonces

1,5 euro la ligne pour chaque parution.
(1 euro supplémentaire pour passer votre annonce en gras)
Accueil au journal : 3, rue du Chevalier-Paul 13002 Marseille.
Délai : le jeudi à 18 h pour une parution le mercredi suivant.
Règlement par chèque à l'ordre de : Frigo 14/16, rue Plumier 13002 Marseille.

Toutes les petites annonces «Musique» seront également affichées au PÔLE INFO MUSIQUE 60, rue consolat 13001 Marseille Tél : 04 91 08 85 35

Nom _____ Prénom _____
Adresse _____
Prix _____
Date(s) et nombre de parutions _____
Texte à paraître (écrire en majuscule, un espace libre entre chaque mot, chaque ligne comporte 30 caractères).

Messages perso

•Jeune fille Rouge à pois cherche jéne homme vert fluo pour semaine hot en couleurs dès le 18/02.
Contacter MARS (planète rouge)

•Vous, beret rouge lundi à la Plaine. Regards, sourires complices. RDV au bar le Petit Nice jeudi 20h?

•Laita from Paris (à pois aussi) cherche deuxième maître compagnon pour projet de (library) à Sao Paulo. Ecrire au journal

•Peau tendre et sucrée cherche moustique pour tendrement piquer son cœur...

•Welcome in Marseille, Suzy et Gulliver!

Inculture... My bloody Valentine

Vous ne vous sentez pas concernés par la Saint-Valentin ? Nous non plus — à un point qu'il est difficile d'imaginer. Et pourtant, on lui accorde ces quelques lignes dans les colonnes de Ventilo. Et pourquoi, à l'instar d'une certaine presse qui tente par tous les bouts une glamourisation hype du thème, nous abaissons-nous à des sujets si frelatés? Parce qu'on est un peu cons parfois. Comme quoi, ça arrive aux meilleurs. On s'emballa pour un sujet totalement dépourvu d'intérêt, persuadés que l'étincelle viendra à nous comme par enchantement. Eh bien cette fois-ci, elle n'est pas venue. On avait bien quelques petites idées : vous raconter par le menu comment éviter l'absurdité consommatrice de cette fête, vous mettre en garde face à la force de persuasion de ceux qui, saint-valentinisés jusqu'à la moëlle, préféreraient mourir plutôt que de cesser de jouer à l'amour, et qui s'énervent quand on cite La Rochefoucauld, pour qui « beaucoup d'hommes ne seraient jamais tombés amoureux s'ils n'avaient jamais entendu parler d'amour. » Ou encore, pour faire décalé, vous parler de Saint Ferréol, le cousin de Saint Valentin, ou de notre copine Gwendoline, qui a eu le malheur de naître un 14 février. On avait même dégoté une conclusion du tonnerre : « A la Saint-Valentin, tintin ».

Mais non, décidément, ce sujet est trop vide. Il nous aura au moins permis de goûter un court instant au vertige du néant et à la vacuité de la presse féminine.

CC/CL

Toutes les salles

- L'Affranchi 04 91 35 09 19 - L'Antidote 04 91 34 20 08 - L'Astronef 04 91 96 98 72 - L'Athanor Théâtre 04 91 48 02 02 - Badaboum Théâtre 04 91 54 40 71 - La Baleine qui dit Vagues 04 91 48 95 60 - Le Balthazar 04 91 42 59 57 - Bastide de la Magalone 04 91 39 28 28 - Bar Le Martin 06 16 91 77 09 - Le (B)éret Volatile 04 96 12 08 41 - La Besonnière 04 91 94 08 43 - Les Bernardines 04 91 92 08 94 - Le (B)ompard Théâtre 04 91 59 23 76 - Casa Latina 04 91 73 52 37 - Café/Espace Julien 04 91 24 34 10 - Champagne Factory Théâtre 04 91 96 10 22 - Le Chat Perdu 04 96 12 01 25 - Chocolat théâtre 04 91 42 19 29 - Cité de la Musique 04 91 39 28 28 - Conservatoire 04 91 55 35 74 - Le Creuset des Arts 04 91 06 57 02 - Divadlo Théâtre 04 91 25 88 89 - Dock des Suds 04 91 99 00 00 - Le Dôme 04 91 12 21 21 - El Ache de Cuba 04 91 42 99 79 - L'Épicerie 06 14 93 77 48 - Escale St Charles 04 91 07 80 00 - Espace Latino salsa 04 91 48 75 45 - Espace Busserine 04 91 58 09 27 - L'Exodus 04 91 47 83 53 - Fnac 04 91 39 94 00 - Friche de la Belle de Mai 04 95 04 95 04 - GMEM 04 96 20 60 10 - L'Intermédiaire 04 91 47 01 25 - La Machine à coudre 04 91 55 62 65 - Massalia Théâtre 04 95 04 95 70 - La Maison Orangina 04 91 13 02 07 - La Minoterie 04 91 90 07 94 - MJC Mirabeau 04 91 60 18 42 - Le Moulin 04 91 06 33 94 - Montévidéo 04 91 39 28 78 - Le Nomade 04 96 12 44 28 - L'Odéon. 04 91 92 79 44 - L'Opéra 04 91 55 11 10 - Palais des Sports 04 91 17 30 40 - Le Parvis des Arts 04 91 64 06 37 - Pelle-Mêle 04 91 54 85 26 - Le Poste à Galène 04 91 47 57 99 - Le Quai du rire 04 91 54 95 00 - The Red Lion 04 91 25 17 17 - Le Réveil 04 91 55 60 70 - Théâtre des Bancs Publics 04 91 64 60 00 - Théâtre du Merlan 04 91 11 19 20 - Théâtre Carpe Diem 04 91 08 57 71 - TNM La Criée 04 91 54 70 54 - Théâtre de la Girafe 04 91 87 32 22 - Théâtre du Gymnase 04 91 24 35 24 - Théâtre du Gyptis 04 91 11 00 91 - Théâtre Jean Sénac 04 91 55 68 67 - Théâtre du Lacydon 04 91 90 96 70 - Théâtre de Lenche 04 91 91 52 22 - Théâtre Marie-Jeanne 04 96 12 62 91 - Théâtre Mazenod 04 91 54 04 69 - Théâtre Off 04 91 33 12 92 - Théâtre de l'Œuvre 04 91 33 74 63 - Théâtre du Petit Matin 04 91 48 98 59 - Théâtre du Petit Merlan 04 91 02 28 19 - Théâtre Toursky 04 91 02 58 35 - L'Usine Corot 04 91 70 70 10 - Le Web bar 04 96 11 65 11 - Vidéodrome 04 91 42 99 14

Abonnement

Ventilo est un journal gratuit. Vous ne voyez donc aucune raison de vous abonner. Et pourtant...

- Abonnement Fauchés : 3 mois (12 n°) = 26 euros
- Abonnement Motivés : 6 mois (23 n°) = 46 euros
- Abonnement de Luxe : 1 an (46 n°) = 85 euros

Nom _____ Prénom _____
Structure _____
Adresse _____

Tél. _____ Fax _____ E-mail _____

Envoyez ce bulletin, ainsi que votre règlement par chèque à l'ordre de : Frigo, 14/16, rue Plumier 13002 Marseille.

HENRI DEL OLMO

gens de Pushkar

p h o t o g r a p h i e s

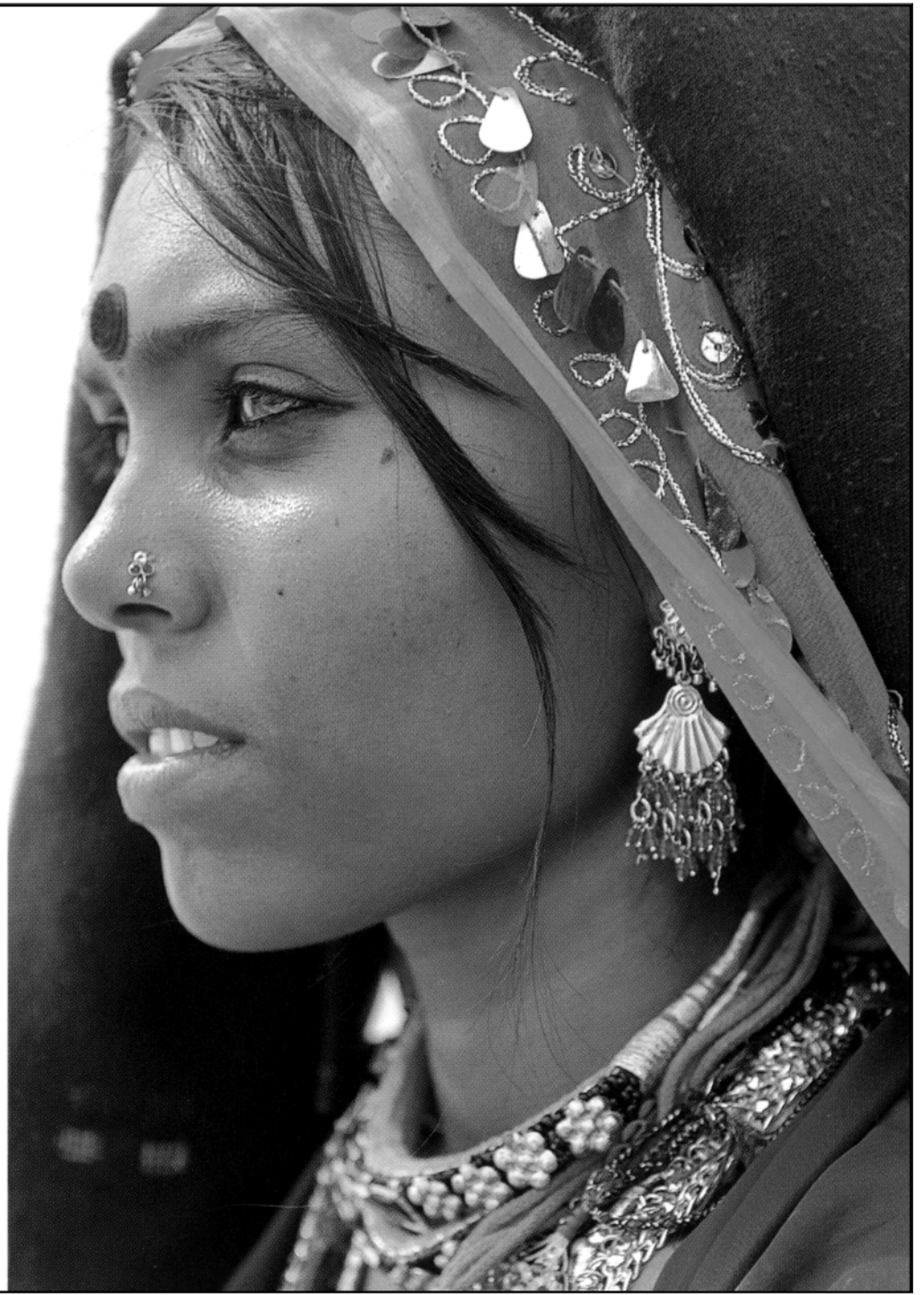
ESPACE GONDWANA

vernissage le jeudi 21 février 2002 à partir de 18 heures

exposition du 22 février au 23 mars 2002



Espace Gondwana 117, rue Sainte - 13007 Marseille
Tél : 04 91 33 79 92 Port : 06 07 52 01 80
ouvert du mardi au samedi de 14h30 à 19h30
métro : vieux-port - parking : carénage ou cours d'Estienne d'Orves



jeudi 14 février 19h à minuit

Amour & Glamour

*belle femme. féminine. 67 ans paraissant 57 ans.
rencontrerait bel homme libre. 1.80 m, 80 kg maxi
non chauve. 60-65 ans.*

web bar

living room

espace createurs

web bar 114 rue de la république 13002 marseille 04 96 11 65 11

© chowee

F-shirt images
Les Jardins Marseillais
Piment
MAC
TONIGUY

Du 3 au 15 février 2002
jours de fête dans les Alpes du Sud

Éclats de neige



Découvrez les richesses de votre région
dans 10 stations:

- 3 février Valberg
- 5 février Val d'Allos 1500 - Le Seignus
- 6 février Val d'Allos 1800 - La Foux
- 7 février Pra-Loup
- 8 février Super Dévoluy
- 10 février Risoul
- 11 février Vars
- 12 février Les Orres
- 13 février Montgenèvre
- 15 février Serre-Chevalier 1400 -
La Salle-les-Alpes

Provence-Alpes-Côte d'Azur, *notre région*

